

Un capitaine corsaire

ROBERT SURCOUF

Robert Surcouf fut un des plus braves marins du premier empire français (1773-1827). Le roman et l'opéra se sont emparés de l'héroïque figure de Surcouf, mêlant des faits vrais à des épisodes absolument fantaisistes qui changent l'histoire en fable.

M. R. Surcouf, son descendant, a voulu rétablir la vérité, cent fois plus glorieuse que la fable. A l'aide des livres de bord des bâtiments de son glorieux ancêtre, des archives de sa famille, des documents de la marine de Saint-Malo et de nombreux témoignages encore inédits, il a reconstitué l'histoire véridique du célèbre corsaire, histoire épique, sœur des vieilles chansons de gestes françaises.

Surcouf eut des lieutenants formés à son école et dignes de lui, tel ce Leroux-Desrochettes, capitaine du Renard, dont voici la tragique équipée :

LE CORSAIRE " LE RENARD "

Le cotre le *Renard* quitta Saint-Malo le 23 août 1813 pour aller croiser dans la Manche. Le capitaine Leroux était un marin de mérite et d'une bravoure froide et réfléchie que Surcouf avait souvent appréciée. Au moment où il allait accepter le commandement du *Renard*, un deuil cruel, la perte de sa mère, vint l'affliger. Il avait de jeunes frères et sœurs qui demandaient ses soins.

— Nous voilà, disait-il à sa sœur aînée, devenus par cette mort père et mère de famille. Nous élèverons les autres ; toutes mes économies y seront consacrées.

Un mois après il mettait à la voile avec son corsaire, et avant de s'embarquer, comme s'il prévoyait sa triste, mais glorieuse destinée :

— Mon ami, disait-il à un capitaine-marin de Saint-Malo en lui serrant une dernière fois la main, la réussite ou la mort. Les pontons seraient choses cruelles pour moi, car ma famille, déjà profondément affligée, se priverait du nécessaire pour m'y soutenir.

Il était bien décidé, si l'on ose employer cette expression devenue si banale, à vaincre ou à mourir.

Le capitaine Leroux-Desrochettes, fidèle aux instructions qu'il avait reçues de Robert Surcouf, poussa une pointe en Manche, puis revint au mouillage à l'île de Batz, qui lui avait été indiqué comme un des points de relâche. Le 8 septembre, à 4 heures de l'après-midi, le capitaine du *Renard*, voyant tourner le vent à l'Ouest, se rendit à son bord et donna l'ordre d'appareiller pour gagner la haute mer. Il y avait une bonne brise ; le *Renard* largua

sa grande voile, ses focs et son hunier. Grâce à sa marche rapide, il traversa la Manche pendant la nuit, et aux premières clartés du jour les vigies signalèrent, à quatre lieues de distance dans le Nord-Ouest, les côtes de Star-Point qui sortaient des brumes matinales. La mer était très houleuse et fatiguait le navire. Aucune voile suspecte ne se montrant au large, Leroux-Desrochettes, voulant décharger les hauts de son corsaire, fit descendre dans la cale toutes les pièces de sa batterie, ne conservant que ses quatre canons de 4. C'était là une manœuvre imprudente en raison du voisinage des côtes anglaises.

A 3 h. $\frac{1}{2}$, un matelot placé en observation dans la mâture, cria : " Navire devant nous ! " Le *Renard* mit le cap dessus pour mieux le reconnaître. Quand il en fut arrivé à environ deux lieues, l'ordonnance et la symétrie du gréement de la voile en vue firent penser au capitaine Leroux que c'était un navire de guerre qu'il rapprochait ; aux signaux qu'il fit, il ne conserva plus aucun doute et constata que c'était un croiseur. Il était alors 5 heures du soir.

Leroux vira de bord, le navire imita sa manœuvre. Il eut, dit M. Cunat, auteur du récit qui va suivre, le pressentiment qu'une lutte suprême allait s'engager, et il rassembla son équipage :

— Nous ne sommes pas en mer, lui dit-il, pour attaquer les navires de guerre ; mais si nous étions obligés de nous défendre contre un bâtiment de notre force, seriez-vous disposés à me seconder ?

— Oui, capitaine ! répondirent les braves marins au courage desquels on venait de faire appel.

— C'est bien, reprit Leroux.

Et, rassuré sur l'attitude de ses hommes en cas d'attaque, il fit donner la route pour essayer d'atteindre Cherbourg, voulant ainsi s'éloigner d'un point où sa présence allait être signalée à tous les croiseurs ennemis fréquentant ces parages. Coquettement incliné sur le côté, le *Renard* filait rapidement poussé par ses voiles blanches. Le capitaine comptait sur la grande marche de son cotre et sur la nuit qui tombait, remplaçant le jour, et allait lui permettre de modifier sa route s'il le jugeait nécessaire. L'artillerie était restée au fond de la cale, ce qui permettait au corsaire de faire de la toile.

La sécurité la plus complète régnait à bord du *Renard*, où un seul quart veillait à la garde de tous, quand, vers 11 h. $\frac{1}{2}$ du soir, la vigie crut apercevoir une voile courant sur l'arrière. L'officier de quart, prévenu, fit aussitôt avertir le capitaine qui ordonna d'éveiller tout le monde et de faire les préparatifs de combat. Il était temps, car le navire en vue prenait, à ce moment même, le sillage du corsaire, à demi-portée de canon. Les hommes du *Renard*